

STÉPHANE LAPORTE

Chroniques du dimanche

TOME
3

Préface de MICHEL RIVARD

Les Éditions

LA PRESSE

STÉPHANE LAPORTE

Chroniques
du dimanche ^{TOME} **3**

Les Éditions

LA PRESSE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Laporte, Stéphane, 1961-

Chroniques du dimanche. Tome 3

Comprend un index.

ISBN 2-923194-37-3

1. Anecdotes. I. Titre.

PN4838.L363 2006

070.4'44

C2006-941864-0

Auteur

Stéphane Laporte

Conception graphique

Bernard Méoule

Infographie

Francine Bélanger

Correction d'épreuves

Martine Pelletier

Les Éditions La Presse

Président

André Provencher

Directeur de l'édition

Martin Rochette

Adjointe à l'édition

Martine Pelletier

© Les Éditions La Presse

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2006

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
Canada, 2006

3^e trimestre 2006

ISBN 2-923194-37-3

Imprimé et relié au Canada

Les Éditions

LA PRESSE

7, rue Saint-Jacques
Montréal (Québec)
H2Y 1K9

1 800 361-7755

L'Éditeur remercie la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son aide financière dans le cadre de ses activités de promotion et d'édition.

L'Éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

« Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition. »

À Marie-Pier...

Préface en forme de poème pour un auteur en forme de ti-cul...

dans le journal de mon dimanche
vapeurs café mauvaises nouvelles
le monde est encore à chercher
la clé qui ouvre l'arc-en-ciel

les informations inutiles
se font la guerre à tour de page
un p'tit clin d'œil me s'rait utile
un p'tit sourire un p'tit nuage

un œil coquin attire le mien
une étincelle dans la vignette
t'à coup que j'lis
t'à coup qu'c'est drôle
t'à coup qu'j'oublie mon café frette

et là ça part dans tous les sens
la vie l'humour l'amour la mort
de grands éclats d'intelligence
dans des p'tites phrases qui rient toutes seules

quand il nous parle de son enfance
y'a des odeurs dans la cuisine
on connaît toutes les références
on est dans la maison voisine

son terrain de jeu c'est la vraie vie
le sport l'amour la politique
on est ses chums il nous fait rire
ou bien pleurer comme d'la musique

il voulait devenir avocat
c'est le barreau qui doit êt' triste
nous autres on gagne un humoriste
(j'sais pas pourquoi, j'aime pas c'mot-là)

Stéphane Laporte j'te dis merci
d'endimancher notre essentiel
merci d'êt'là comme un ami
comme un ti-cul professionnel

michel rivard octobre 2006

Table des chroniques

Marie-Pier et la mer	11
Les parents	14
L'idée de ma mère	18
Le Québec est un Tanguy	22
L'odeur de la cigarette	26
La Passion selon sainte Télévision	29
Les cornichons	33
Avoir une sœur	38
Accident domestique	41
La bombe	46
Le pouvoir des fleurs	51
Le pays des démunis	55
Un chaton avec ça ?	59
C'est quand, le printemps ?	63
Hélicoptèreman	66
Le pouvoir du cornet de crème glacée	70
Deux semaines avant de rappeler	74
Pour que vive la vie	77
La mémoire d'un cégépien	81
Le manteau en poil de chameau	85

Le plus bel abri contre la pluie	89
Mon frère docteur	93
Une chatte sur un torse brûlant	96
Et Dieu créa le <i>Swimsuit Issue</i>	99
Bob Gainey et Youppi	103
La fournaise	107
Chat au chaud aime l'eau froide	111
La campagne	114
De l' <i>Eau sauvage</i> pour Noël	117
Un an et demi sans le faire !	121
Le mariage de mon <i>chum</i>	124
Une famille dans un panier	128
La cachette de nuit	132
Attention aux enfants !	136
Le retour de janvier	140
Des souvenirs en couleur	143
Mes excuses aux Barbies	147
Des nouvelles de Binette	151
Le baseball dans la ruelle	155
À hauteur d'homme assis	159
En avant les as, Atomas !	163
Une dent contre le dentiste	166
Jouer en silence	170
Ma mère et les poissons	174
Avoir froid	178
Revenir le samedi	182
Perdre son chat	186
Histoires de pères	189
Mes premiers pas	192
Une pizza chez Céline	196
Mon pupitre et les secrets	200
La peur a toujours raison	204
Le Canadien nous unit	208

C'est du Charlebois, maman !	212
L'été où j'ai grandi	216
Fêter le travail	220
Les bienfaits de l'humiliation	223
Montrer ses photos de voyage	226
Maman parlait au Père Noël	230
La loi du cadenas	234
Ma filleule, Michael Jackson et moi	238
Des bas débats	243
Attendre la mort	247
De la grande petite visite	251
Le secret de la fin août	255
Un « Je t'aime » en papier	258
Le blogue de Provence	263
Entrer à Paris	264
De Louis XIV à Zidane	266
Détours de France	267
Dijon, Tournus, Mâcon, Lyon	269
L'arrivée en Provence	270
Les réflexions du hamac	272
Une journée comme un bouquet de lavande	274
La finale France-Italie vue du fond... ..	275
La fête de la France	277
Les marchés de Provence	279
Ces bottes sont faites pour voler	280
En suivant la plaque rouge	281
Le gendarme de Saint-Tropez	283
La belle-famille est arrivée!	284
Ma blonde, ma belle-mère, le mont Ventoux	286
La clef de l'église de Montbrun	287
Le temps nous dépasse	289
La fin d'un beau voyage	290

Le dimanche 3 juillet 2005

Marie-Pier et la mer

Je ne sais pas quel jour on est. Mardi ? Mercredi ? Quelle différence ? En vacances, il n'y a pas de jours. Il n'y a que le temps. Et aujourd'hui, il fait beau. Très beau. Le bateau a mouillé près des rives de la Corse, à une heure de Bonifacio. Nous avons trouvé une petite plage déserte. Et nous nous baignons dans la Méditerranée.

Dans mon cas, se baigner est un grand mot. Avec mon mal de dos et mes petites jambes blanches, je ne nage pas, je barbote. Comme une barbote déjà cuite. Pourtant, j'aimerais tant fendre les vagues comme Ian Thorpe, traverser l'océan comme Tarzan, pour impressionner celle qui est à mes côtés !

Mais je ne suis pas capable. Moi qui aime tant pouvoir tout faire, pouvoir dépasser mes limites, pour l'instant, je ne peux faire que la planche. Un « 2X4 » à la dérive. Mais Marie-Pier me regarde quand même et me sourit.

Et moi, c'est bizarre comment je me sens. D'un côté, je me sens tellement innocent, avec mon gilet de sauvetage et mon manque d'élégance... Mais d'un autre côté,

je me sens comme un géant, comme un héros. Comme le plus chanceux des hommes. Parce que c'est comme ça qu'on se sent, quand Marie-Pier vous sourit tendrement.

Il faut que je vous parle d'elle. C'est l'être le plus fascinant que j'aie jamais rencontré. Elle a les yeux verts avec des fragments orange tout autour. On dirait des fleurs. Des tournesols dans le regard. Qui se tournent vers vous et, du coup, vous croyez être le soleil.

Oui, des yeux verts avec des fragments orange tout autour. On dirait aussi une paisible forêt en feu. Et ça lui va bien. C'est la fille de tous les paradoxes. C'est un clown et une âme triste. Une manifestante pour la paix et un soldat de l'armée canadienne (oui, oui, c'est vrai). Une sportive qui s'en va en littérature. Une grande parleuse qui aime le silence. Une fille de groupe solitaire. Une égoïste qui pense aux autres. Une fonceuse qui doute.

Une douteuse qui fonce.

Elle s'appelle Marie-Pier. Un nom de fille et un nom de gars. La douceur et la force. Tout ça dans la même jolie personne. Un monde entier dans un seul être. Et je ferai tout pour la rendre heureuse. Mais ce ne sera pas facile. C'est sûr. Comment rendre heureux le monde entier ? En l'aimant. Entièrement. Comme je l'aime.

En ce moment, je la fais rire, avec mes ébats aquatiques. Elle s'approche de moi et vient à ma rescousse. Comme une maman dauphin avec son petit. Elle m'emmène dans le courant. Et je suis bien. Dans l'eau. Sous le soleil. Avec plein d'amour.

Il n'y a pas si longtemps, je n'aurais jamais osé avoir l'air ridicule. Surtout devant l'être aimé. Je serais resté sur le bateau et je l'aurais regardée se baigner. En passant un peu à côté de la vie. À côté du bonheur. Mais Marie-Pier me

donne le goût de me lancer tel que je suis. Parce qu'elle m'aime comme je suis. C'est sûr qu'au fond, moi, je me dis que Marie-Pier préférerait peut-être un compagnon de baignade plus athlétique.

Mais quand je la regarde dans les yeux, elle réussit à me faire croire que ce n'est pas si important. Et elle a raison.

L'important, c'est que je traverserais la mer pour elle. Même en barbotant.

Le soleil se couche sur le port de Bonifacio. Nous soupçons sur le pont. Avec vue sur les remparts de la ville fortifiée. C'est beau. C'est magnifique. Mais le plus paumé des recoins serait beau aussi si je le voyais dans les yeux de Marie-Pier. De tous les voyages, le plus merveilleux sera toujours l'amour. Oh, je sais qu'il peut mal tourner. Qu'une tempête peut se lever. Qu'elle peut vous emporter. Vous échouer. Mais c'est le risque d'aimer.

Bien sûr, on est plus en sécurité sur le pont. Plus en contrôle. Mais jamais heureux.

À tous les amoureux, je vous souhaite de belles vacances et un long, très long voyage.



Les parents

Il y a les parents de la jeune victime, pour qui la fin du monde est arrivée le mercredi 13 septembre 2006. Au Collège Dawson, là où leur enfant allait étudier. Là où leur enfant a été tuée. Pas dans un bar. Pas dans une ruelle. Pas à New York. Pas en Afghanistan. Dans leur ville, dans une école. Là où leur enfant était censée être en sécurité plus que n'importe où ailleurs. Ces parents-là ont le cœur transpercé. Leur vie vient de changer pour toujours. La douleur insoutenable qu'ils ressentent, elle restera en eux à jamais. Ils vont juste s'y habituer, un peu. À peine. Les enfants ne sont pas censés partir avant ceux qui les ont créés. Ils ne peuvent même pas se consoler en disant « c'est la vie ». Le drame de Dawson, ce n'est pas la vie, c'est l'horreur.

J'offre à ces parents toute ma sympathie.

Il y a les parents qui arpentent les corridors de l'Hôpital général de Montréal parce que leur enfant y est entre la vie et la mort. Ces parents-là ont le cœur à « pause ». Si le gamin s'en sort, ça va être le bonheur. Si le gamin... Ça va

être tout le contraire. Pour eux, la fusillade de Dawson n'est pas terminée encore. Le film continue. Autour, le monde reprend ses habitudes. Certains font de grandes analyses. Les politiciens font de la politique avec tout ça. Et plusieurs ont déjà zappé aux frasques du pape ou à l'œil de Saku. Mais pour les parents des grands blessés, on est toujours mercredi. Ils ne savent pas encore si le film finit bien ou mal. Leur vie, comme celle de leurs enfants, est entre les mains des médecins.

Je prie avec ces parents pour que leurs enfants aillent bien.

Il y a tous les parents des élèves du Collège Dawson qui ont paniqué, mercredi en début d'après-midi. Parce que leur enfant était là, au mauvais endroit au mauvais moment. Et qui ont eu le bonheur de les retrouver. Sains et saufs. Et qui les ont serrés dans leurs bras. Et qui ont pleuré avec eux. Ces parents-là ont le cœur retourné. Secoué, brassé, tout mêlé. Heureux que rien de grave ne soit arrivé à leur progéniture. Mais choqués, scandalisés, horrifiés, de ce qu'ils ont vécu durant de trop longues minutes. C'est génial de revenir de l'enfer, mais on en ressort toujours avec la peur du feu. Il faudra beaucoup de temps pour que ces parents s'en remettent. Ils ne seront peut-être plus jamais rassurés. La vie a joué avec eux. Elle leur a montré que le pire pouvait se produire. Puis elle leur a redonné le meilleur. Comme un *happy ending*. Mais le film n'est jamais fini. Et ces *flash-back* seront terribles. Mais au moins ils auront la chance de se faire de beaux souvenirs avec leurs enfants. Plein de beaux moments à mettre par-dessus les images du 13 septembre. Pour les enfouir le plus loin possible. Et que triomphe la vie.

Je souhaite à ces parents tout le bonheur du monde avec leurs enfants retrouvés.

Il y a les parents de Kimveer Gill. Mercredi matin, ils étaient les parents d'un gars de 25 ans. Aujourd'hui, ils sont les parents d'un tireur fou. Ces parents-là ont le cœur caché. Eux aussi ont perdu leur enfant. Mais ils n'auront pas droit à la compassion de l'entourage. Pas de sympathie. Juste de la curiosité. Malsaine.

Je leur souhaite la paix.

Et il y a tous les parents du Québec qui, durant le drame, se sont vus à la place des parents des élèves de Dawson. Et qui ont capoté rien qu'à imaginer que ça aurait pu leur arriver à eux. À leurs petits. Et qui se demandent pourquoi. Pourquoi on vit dans un monde comme ça ? Ces parents-là ont le cœur inquiet. Un peu plus.

Je pense à eux. Je pense aux parents.

À ce lien si serré. À ce fil si fragile. Qui les unit à leurs enfants.

À cette tâche monumentale d'être le début de quelqu'un.

C'est pas facile d'être parent. D'être responsable de l'existence d'un être vivant. C'est énorme. Votre enfant ne serait pas là sans vous. Vous avez décidé de le mettre au monde. Sans le consulter. Alors, bien sûr, après, tout ce qui lui arrive, c'est un peu beaucoup de votre faute. Bonjour l'angoisse ! Bon, faut pas virer fou avec ça. Faut savoir couper le cordon. Après tout, l'enfant fait ses choix. Mais c'est souvent en accord ou en réaction avec les vôtres. On ne s'en sort pas. Ma mère, mon miroir. Mon père, mon tiroir.

Si tous les parents du monde faisaient plus attention à leurs enfants, à comment ils les éduquent, à comment ils les aiment, ce monde serait meilleur. Pas juste les parents des coupables. Tous les parents. Ce monde serait meilleur, mais encore imparfait. L'amour parental ne triomphe pas du cancer. L'amour parental ne triomphe pas de la folie mentale. Mais il peut aider. Tellement aider.

Bref, il n'y a qu'une façon de réagir aux terribles événements de cette semaine : aimer plus nos enfants.



L'idée de ma mère

Petit vendredi matin. J'ai 6 ans. Je mange mes Alpha-Bits avant d'aller à l'école. Ma mère s'assoit à côté de moi : « Stéphane, aimerais-tu ça prendre des cours de ballet ? » Je m'étouffe. Prendre des cours de ballet ! ? Voyons donc ! Je marche tout croche. Je suis aussi prédisposé à prendre des cours de ballet que le géant Ferré est prédisposé à devenir jockey. Ça doit être une blague. Je ris. Ma mère poursuit : « J'ai parlé à madame Voronova, le professeur de ta sœur, et elle m'a dit que ça pouvait être bon pour tes jambes. Pour ton équilibre. Si tu veux, demain matin, tu peux aller au cours de Dominique. »

Ce n'est pas une blague. Ma mère est sérieuse. Je la regarde avec mes grands yeux bruns perplexes :

« Des vrais cours de ballet ? Avec le collant et tout ? »

— Comme ta sœur !

— Avec le tutu en plus ?

— Non, les gars ne portent pas de tutu.

— Fiou !

— Alors, veux-tu essayer ? »

N'importe qui d'autre m'aurait parlé de ça, je l'aurais envoyé promener assez vite, merci. Mais ma mère, c'est ma mère. C'est ma complice. Je l'aime. Et je sais qu'elle m'aime. Alors oui, je vais essayer. Pour elle.

Gros samedi matin. Mes Alpha-Bits ne passent pas. J'ai un nœud dans le ventre. Ma sœur me dit : « Viens t'en, je ne veux pas être en retard. » Je ramasse le petit sac que ma mère m'a préparé. Mon père me demande : « Où tu t'en vas ? ». Je baisse la tête, je ne réponds pas. Ma mère lui explique : « Stéphane va prendre des cours de ballet avec Dominique ». Mon père réagit : « Han ? » Ma mère se retourne vers moi : « Veux-tu que je t'accompagne pour ton premier cours ? » Je fais signe que oui. Et nous partons, maman, Dodo et moi, vers le Manoir. Mon père nous regarde nous éloigner, debout sur la galerie. Il s'allume une cigarette et marmonne : « Encore Nini pis ses idées ! »

On arrive au studio. Une grande pièce avec des miroirs tout le tour. Et des barres accrochées aux miroirs. Ma sœur rejoint ses amies. J'ai peur. Je veux retourner chez nous. Madame Voronova s'approche : « Ah ! le beau Stéphane ! Va te changer, le cours commence. » Je me trouve un petit coin et j'enfile mon collant. Ma mère m'aide à mettre les vieux chaussons de ma sœur. Je suis prêt. Je rejoins le groupe. Y'a juste des filles ! Que des filles ! Je suis le seul gars. Et un gars aux jambes croches en plus.

Une vieille madame s'assoit au piano. On commence les positions. Première ! J'essaie de suivre. La première est pas évidente parce que j'ai les pieds naturellement par en dedans. Alors me mettre les pieds en pingouin est un exploit. Mais j'y arrive en tenant bien la barre. Deuxième ! On écarte les jambes. Réussi ! Troisième ! Faut que j'amène mon pied droit devant mon pied gauche. Ça se

petite escapade de trois jours à Paris. Ils avaient faim. Ça tombait bien.

Grâce au grand cœur de Marie-Andrée, à ses qualités de mamma, nous avons tous fraternisé autour d'une table. Sans inconnus à nos côtés. Sans serveurs pincés. Dans l'intimité de notre demeure. En pouvant faire et dire toutes les niaiseries qu'on avait envie. Merci ! Toute la soirée, ma mère était assise tout près de moi. Et j'étais assis tout près d'elle. On ne s'est pas quittés une seconde. Trop heureux d'être en famille. Et ma Marie était à ma gauche. Un homme ne pouvait pas être mieux placé.

15 MINUTES DE RETARD POUR VISITER L'ÉTERNITÉ

Durant la journée, nous étions allés à l'abbaye de Sénanque, près de Gordes. Un champ de lavande montant jusqu'au ciel. Le site est de toute beauté. On voulait visiter l'intérieur. Les visites se terminaient à 16 h 30. Il était 16 h 45. Et il n'y avait pas de madame Chapon pour nous donner la clef. Les moines étaient en prière. Fallait pas les déranger. Prière de s'en aller.

AVIGNON

Hier matin, nous sommes retournés à Avignon. Reconduire Suzanne, Claude, Isabelle et J.F. à leur train pour Nice. Nous sommes arrivés à 10 h 30. Leur TGV quittait à 10 h 37. On n'a pas eu le temps de se serrer assez. De leur dire comment on était contents qu'ils soient là. De vivre avec eux un été qu'on n'oubliera jamais. Que le mont Ventoux, désormais, c'est la montagne à Suzanne. Que

la piscine, c'est la piscine à Claude. Le panaché d'Isabelle et le B.B.Q. de Jean-François.



Et que chaque fois qu'on franchira un rond-point, en chantant notre musique de carrousel, on aura un petit pincement de ne pas entendre le chœur des Beaulieu-Augers faire des voix sur la banquette arrière. La gang envolée. Le TGV vole presque. On a visité Avignon. Vu le Palais des Papes. Marché dans son festival. Et roulé sous le pont. Pendant que le temps nous dépassait encore. Sans pitié.

Le mercredi 2 août 2006

La fin d'un beau voyage

Les départs sont toujours tristes. Et c'est pour ça qu'ils rendent heureux. Car il y a dans cette tristesse, tout le bonheur qu'on laisse. Et tout le bonheur, qu'il nous reste.



STÉPHANE LAPORTE

Concepteur, auteur, réalisateur et chroniqueur. Ce diplômé en droit a préféré le monde du showbusiness.

Stéphane Laporte est responsable de la conception de plusieurs des émissions les plus marquantes et les plus appréciées du petit écran (*L'enfer c'est nous autres*, les *Bye Bye* de 1993 à 1996, *La fin du monde est à sept heures*, *Infoman*, *Star Académie*.) Il signe aussi les textes et la mise en scène de tous les spectacles de l'imitateur de renommée internationale André-Philippe Gagnon autant au Québec qu'à l'étranger. Il est chroniqueur au journal *La Presse* depuis 1996, et a publié trois recueils de ses meilleures chroniques dominicales.

Les Éditions

LA PRESSE